



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 12 (1984)

DOI: 10.11588/fr.1984.0.51573

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

On voit que ces critiques ne touchent que des points secondaires. L'équipe dirigée par C. Brühl et F. Giunta poursuit à un rythme soutenu l'édition et l'étude des actes des rois normands et souabes de Sicile. La contribution de Theo Kölzer, à qui est échue l'étude d'une période charnière, est importante et bien venue.

Jean-Marie MARTIN, Paris

Ingo TOUSSAINT, *Die Grafen von Leiningen. Studien zur leiningischen Genealogie und Territorialgeschichte bis zur Teilung von 1317/18*, Sigmaringen (Thorbecke) 1982, 320 p., 11 cartes h.-t.

Cet ouvrage d'érudition retrace l'histoire du lignage allemand de Leiningen (en français: Linange) jusqu'au début du XIV^e siècle et montre comment cette famille aux ramifications nombreuses est parvenue au Moyen Age à acquérir une certaine puissance territoriale parmi les principautés d'entre Rhin et Moselle. Divers travaux du même auteur ont précédé cet ouvrage mais ils portaient davantage sur les comtes de Leiningen à la fin du Moyen Age.

L'auteur fait d'abord justice des origines. Si aucune généalogie n'est sûre avant 1150, divers indices et recoupements autorisent une filiation; les comtes de Leiningen descendent des comtes de Nahegau (région de Bingen, Bad Kreuznach) auxquels se rattache le célèbre Croisé Emicho, persécuteur de Juifs. Au début du XIII^e siècle, la famille se fond par mariage dans celle de Sarrebrück, qui relève le nom et assure ainsi la continuité. En passant successivement en revue les différents personnages de la famille, l'auteur en profite pour apporter des précisions et rectifier des opinions jusque-là admises sur des points d'histoire généalogique, à propos de dates de décès, de filiations, d'alliances matrimoniales.

Le titre comtal des Leiningen est ancien. Il serait hérité de la fonction comtale de l'époque carolingienne et ottonienne et transmis par voie de succession. Il se féodalise par la suite et à la fin du Moyen Age le comté de Leiningen est tenu en fief du comte palatin.

Cette famille parvient en deux siècles à réunir un ensemble de possessions important qui la rend presque l'égale des princes territoriaux. Pour cela elle utilise les relations qu'elle entretient avec les Empereurs; une politique de fidélité, la participation aux entreprises italiennes, des séjours à la cour royale, lui procurent des avantages substantiels, des fiefs, des titres (par ex. Landvogt en Alsace sous Henri VII). L'entrée dans les carrières d'Eglise (Henri de Leiningen, évêque de Spire, 1245-1272), les relations de parenté, des mariages heureux (ainsi avec l'héritière du comté de Dabo-Dagsburg en 1223) permettent l'accroissement des possessions. Ainsi, à coup d'alliances, d'inféodations, d'héritages, d'avoueries et même d'achats et de conquêtes, se trouvent regroupés au XIII^e siècle au sein de la même famille plusieurs territoires dont l'inconvénient quand même réside dans leur dispersion.

Aux vestiges de l'ancien comté ottonien, aux biens allodiaux d'origine situés autour du château de Leiningen (Altleiningen, Palatinat, Grundstadt, Kr. Frankenthal), se joignent d'autres seigneuries dans la région de Worms, complétées par des possessions dans la région de Spire (autour de Landau, Landeck, Falkenburg). Par les Sarrebrück proviennent des territoires qui mettent la famille en contact avec les zones romanes (Saargemünd-Sarreguemines, Mörsberg-Marimont). L'acquisition par mariage du comté de Dabo lui donne une position solide entre Lorraine et Alsace, qui sera l'objet de nombreux conflits d'ailleurs, en particulier avec l'évêque de Metz; de ces conflits elle réussit à retirer bénéfice, ainsi la seigneurie d'Ormes, au Sud de Nancy, entre Vaudémont et Gerbéviller, et pour un temps la possession de Velaine et de Reméréville à l'est de Nancy. Lignage puissant, c'est ainsi qu'il apparaît et qui n'hésite pas à déborder en zone romane et à réussir de brillantes unions (mariage de Frédéric de Leiningen en 1353 avec Marie de Blois, nièce du roi de France, veuve du duc Raoul de Lorraine). Mais cet

essor ininterrompu des ambitions territoriales connaît un coup d'arrêt en 1317-18; le partage des possessions, rendu nécessaire par leur éparpillement, brise l'unité territoriale et politique du lignage et crée deux dynasties au destin désormais séparé (Leiningen – Dagsburg – Westerburg et Leiningen-Hardenburg).

Cet ouvrage très documenté (nombreuses notes, 24 pages d'index, 35 pages de bibliographie, 11 cartes, des tableaux généalogiques, un catalogue d'actes) et même illustré (des reproductions de chartes, de sceaux, des photos de châteaux) constitue une étude minutieuse et détaillée contribuant à faire connaître la féodalité entre Rhin et Moselle. Bâtie sur les généalogies et un recensement critique des textes, elle n'est pas tout à fait une monographie familiale car elle met plutôt l'accent sur les acquisitions territoriales. Il est dommage qu'un renfort d'érudition pesante invite parfois le lecteur à s'y perdre.

Pierre PÉGEOT, Nancy

Sankt Elisabeth, Fürstin, Dienerin, Heilige. Aufsätze, Dokumentation, Katalog. Publié par la Philipps-Universität Marburg, en relation avec le Hessisches Landesamt für geschichtliche Landeskunde, Sigmaringen (Jan Thorbecke) 1981, XXI-570 p.

A l'occasion du 750^e anniversaire de la mort de Ste Elisabeth de Thuringe (ou de Hongrie, si l'on tient compte de ses origines familiales) morte en 1231, l'Université Philipps de Marburg a pris l'initiative de publier un volume commémoratif consacré à cette importante figure, en liaison avec le Hessisches Landesamt für geschichtliche Landeskunde. On ne peut que se féliciter de trouver ainsi réunis le catalogue de l'exposition qui s'est tenue à Marburg en 1981 (p. 317-553 du présent volume) et une série d'essais historiques consacrés à la personnalité, à la spiritualité et au culte de cette sainte dont le rayonnement posthume a été particulièrement grand dans le monde germanique, tout en dépassant largement ce cadre géographique. Ce catalogue, disons-le d'emblée, est particulièrement riche et remarquable. A l'aide de documents et d'objets d'époque admirablement reproduits, il éclaire d'un jour nouveau successivement le milieu familial de Ste Elisabeth – fille et sœur d'un roi de Hongrie, mais également par sa mère, Gertrude d'Andechs-Meranien, nièce de Ste Hedwige, duchesse de Silésie († 1243) – ainsi que celui où elle entra en épousant à l'âge de quatorze ans, en 1221, le jeune Louis IV qui succéda à son père Hermann I^{er} comme landgrave de Thuringe. Particulièrement suggestives sont les sections de l'exposition et les cartes consacrées à la première expansion en Allemagne du mouvement franciscain, qui mettent en évidence le rôle du frère Rodeger, laïc entré dans le nouvel ordre à Wurzburg en 1221, qui influença grandement la jeune femme en la mettant en contact avec le message du Pauvre d'Assise, au périple italien de Louis IV parti pour la croisade en 1227 et mort de maladie à Otrante où il avait rejoint Frédéric II, et à l'hôpital Saint-François de Marburg fondé par la sainte en 1218 et dont Grégoire IX encouragea la construction par la concession d'une indulgence en 1219, avant de le transférer en 1234 à l'ordre teutonique. C'est là que Ste Elisabeth devait être enterrée après son décès survenu en 1234, alors qu'elle n'avait que vingt quatre ans. Les pauvres et les malades ne tardèrent pas à affluer sur sa tombe pour y chercher un remède à leurs maux. Ce devait être le point de départ d'un pèlerinage extrêmement important qui attira les foules jusqu'au milieu du XVI^e siècle et dont subsistent de nombreux témoignages tant hagiographiques (récits de miracles en particulier) qu'iconographiques et artistiques. Mais les misérables ne furent pas les seuls à le fréquenter puisque Frédéric II se rendit en personne à Marburg en 1236 pour y vénérer les restes de la sainte, geste impérial dont une célèbre lettre adressée par lui à ce sujet au frère Elie, alors Ministre général des Frères Mineurs, nous a conservé le souvenir.

A côté de ces photographies, plans et documents divers excellentement présentés et commentés,